

HIST. DE FRANCE.



CONDORCET.

Landon direx^t

G A L E R I E

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siècles et de toutes les nations.

*Contenant leurs Portraits, gravés au trait,
d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé
de leurs vies, et des observations sur leurs
caractères ou sur leurs ouvrages; par une
Société de gens de lettres.*

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien
pensionnaire de l'Académie de France, à Rome.

T O M E I.

A P A R I S,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.º 23.

AN XIII. — 1805.

G A L E R I E

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siècles et de toutes les nations.

*Contenant leurs Portraits, gravés au trait,
d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé
de leurs vies, et des observations sur leurs
caractères ou sur leurs ouvrages; par une
Société de gens de lettres.*

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien
pensionnaire de l'Académie de France, à Rome;
seul propriétaire de l'ouvrage.

T O M E I V.

A P A R I S,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.º 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.

CONDORCET.



Après Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau, Buffon, Helvétius, Condillac, Mably, Thomas, Diderot, d'Alembert, le nom de Condorcet vient naturellement se placer sur la liste des écrivains qui feront toujours la gloire du dix-huitième siècle. Inférieur à la plupart d'entre eux sous le rapport du talent qui les caractérise particulièrement, il les égala presque tous par ces précieuses qualités de l'esprit qui sont communes aux hommes de génie, et il les surpassa par l'étendue, la variété et la sûreté de ses connaissances. S'il est donc, dans l'ordre des temps, *le dernier de cette illustre race*, il n'en est pas sans doute le moins remarquable. Condorcet fut à-la-fois géomètre, philosophe, littérateur, publiciste, économiste, dans le sens de ce mot qui désigne une science et non une secte; et ce qui le distingue surtout, c'est que cette réunion si rare de moyens fut chez lui constamment dirigée vers un seul but, l'amélioration du sort de l'espèce humaine par les progrès des lumières. Il dut peut-être au célèbre Turgot, son ami, la première idée du plus noble et du plus consolant de tous les systèmes de philosophie, de celui qui repose sur l'opinion du perfectionnement indéfini de l'esprit humain; et cependant il créa réellement ce système, puisque le premier il l'appuya sur des bases solides, le fortifia de toutes les preuves de l'expérience, et en déduisit des résul-

tats certains. L'amour de la vérité fut le trait saillant de son caractère ; le desir de la faire servir au bonheur de l'humanité fut le principal motif de tous ses travaux , comme savant et comme homme de lettres. Persuadé que les vices et les malheurs des hommes sont le fruit des institutions sociales , il se proposa en quelque sorte de les parcourir toutes dans leur ensemble et dans leurs moindres détails , d'en démontrer la funeste tendance, et d'indiquer en même temps le moyen de les réformer. Pour remplir la tâche qu'il s'imposait , il fallait tout savoir et tout oser : aussi personne n'a joint à plus de connaissances un esprit plus éminemment juste , vif , flexible , étendu , profond ; personne n'a vu de plus haut et plus loin dans les questions les plus ardues ; et personne en même temps n'a , sous des formes plus diverses et avec plus de courage , attaqué plus de préjugés , combattu plus d'erreurs , démasqué plus d'hypocrites et de charlatans , dénoncé et poursuivi plus d'intérêts opposés à l'intérêt public. Condorcet fut un des plus zélés partisans , et une des plus illustres victimes de cette révolution , qui excita d'abord tant d'heureuses espérances , et qui finit par les trahir toutes. Sa conduite a prouvé qu'alors il perdit de vue le système d'une sage lenteur , tant recommandé par Turgot ; qu'il oublia ce qu'il a lui-même établi dans son dernier ouvrage , que les vérités de la théorie sont nécessairement modifiées dans la pratique : il voulut tout outrer et contribua à tout perdre. Mais que sa mort suffise ou non pour l'absoudre ,

aux yeux de la postérité, des erreurs de sa vie politique, sa vie littéraire sera toujours digne des plus grands éloges.

Marie-Jean - Antoine - Nicolas Caritat de Condorcet, naquit à Ribemont, en Picardie, le 17 septembre 1743. Elevé sous les yeux de son oncle, évêque de Lizieux, il préféra, quoique peu fortuné, la carrière difficile des sciences aux diverses professions dans lesquelles sa naissance pouvait lui promettre, à beaucoup moins de frais, des avantages plus certains. Il se livra d'abord avec passion aux mathématiques, et à 21 ans il publia, sur le calcul intégral, un traité qui lui ouvrit peu de temps après les portes de l'Académie des Sciences. Il y entra en 1768. Un mot plaisant du géomètre *Fontaine* indique assez combien le début du jeune Condorcet fut brillant : *J'ai cru un moment, disait-il, qu'il valait mieux que moi ; j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis.* Il est vrai que des occupations d'un autre genre l'empêchèrent bientôt de porter dans ses recherches mathématiques cette persévérance et ce détail qui peuvent seuls aujourd'hui en assurer le succès. Cependant son goût le ramena toujours vers une science que dès son début il avait enrichie de remarques importantes; et si le temps et la patience lui manquèrent pour donner à ses travaux sur les points les plus épineux de l'analyse transcendante, le degré de perfection qu'on pouvait en attendre, il remplit encore son objet principal, en prouvant, par d'ingénieuses applications et par des démonstra-

tions évidentes, que la science du calcul fournit la certitude des sciences morales et politiques; tel fut sur-tout le but de ses *Mémoires sur le Calcul des probabilités*, et de son ouvrage intitulé *Plan de la Mathématique sociale*. Condorcet n'avait pas tardé à montrer qu'à la sagacité et à la profondeur du géomètre, il joignait encore les lumières du philosophe et les talens de l'écrivain. Les éloges des académiciens morts avant 1699, et sur-tout le bel éloge de Pascal, annoncèrent un digne successeur de Fontenelle. Fouchi, qui, après Mairan, occupait, sans la remplir, la place de cet homme célèbre, s'associa Condorcet en 1773, et trois ans après, lui abandonna entièrement les fonctions de secrétaire perpétuel. Devenu, en cette qualité, l'historien des sciences et de ceux qui consacrent leur vie à en étendre le domaine, Condorcet a si complètement rempli l'attente excitée par ses premiers ouvrages, que ses nombreux et excellens éloges seront toujours un des fondemens les plus solides de sa réputation. Égal et même supérieur à Fontenelle dans le seul point où il lui soit comparable, l'étendue et la variété des connaissances, Condorcet sut bien juger son talent et les circonstances où il se trouvait, et il ne voulut imiter un homme qui, doué de prodigieusement d'esprit, avait fait très-bien tout ce qu'on pouvait faire de son temps, qu'en faisant aussi très-bien tout ce que des temps très-différens permettaient de faire. Ceux qui accordent la préférence à Condorcet doivent donc convenir que, plus souvent

riche dans ses sujets, et toujours plus libre dans ses pensées, il a eu le bonheur de pouvoir rendre aux sciences un plus solennel et plus noble hommage. Quant à ceux qui affectent de le placer fort au-dessous de son prédécesseur, on peut douter qu'ils soient capables d'apprécier Fontenelle. Une circonstance qui honore le caractère de Condorcet retarda jusqu'en 1782 son admission à l'Académie Française : il refusa de faire l'éloge du duc de la Vrillière, et ce refus, qui lui attira la haine de Maurepas, l'obligea de ne se mettre sur les rangs qu'après la mort du vieux ministre. Avant cette époque, il avait présenté au concours un *Eloge de l'Hôpital*, qui méritait et qui n'obtint pas le prix. Depuis, il publia la *Vie de Turgot*. Ces deux ouvrages suffiraient seuls pour le placer au premier rang des écrivains politiques. Le dernier, sur-tout, est peut-être le meilleur livre que puisse étudier un homme d'état : c'est le génie d'un grand ministre, interprété par le génie de l'ami le plus capable de l'entendre ; c'est un tableau rapide, mais complet, de tout ce qu'on peut faire pour le bonheur d'un grand peuple, par la seule influence des lumières, de la sagesse et du temps.

En 1789, Condorcet rendit à Voltaire un hommage également digne de tous deux : il publia sa vie, et termina ainsi l'édition de ses œuvres, qu'il avait enrichie d'une foule de notes aussi curieuses qu'instructives. Il serait trop long, sans doute, de citer tous les ouvrages que, pendant vingt ans,

Condorcet a composés sur la littérature, la philosophie, la politique générale et l'économie publique. Cette dernière science, qu'il regardait en quelque sorte comme le résultat de toutes les autres, avait sur-tout pour lui un attrait particulier. Il en a traité les points les plus difficiles, et il est sans contredit l'homme de son temps qui l'a le mieux entendue, qui l'a réduite à des principes plus simples et plus certains.

Malgré tant de titres à la confiance de ses concitoyens, Condorcet ne fut point élu membre de l'assemblée constituante. Il est possible que cette circonstance ait beaucoup influé sur les opinions politiques qu'il manifesta, et sur la conduite qu'il tint dans la suite. Dans de nombreux écrits, il parut d'abord ne désirer que les réformes que toute la France sollicitait; mais après la fuite et l'arrestation de Louis XVI, il prononça le premier le mot de *république*, et demanda l'abolition de la royauté. Dès-lors, il devint un des membres les plus marquans de ce parti qui, fortifié depuis par les chefs de la députation de la Gironde, prépara, dans l'assemblée législative, tous les malheurs de la France, en provoquant imprudemment la chute du trône. Selon la loi commune à toutes les factions, Condorcet dut faire à ses nouveaux amis le sacrifice des anciens. Il lui en coûta sans doute, et sur-tout lorsqu'il se vit réduit à permettre que l'on insultât sous son nom des hommes qu'il avait long-temps chéris, et qu'il devait toujours respecter. On sait assez quel fut dans

la Convention le sort des *girondins*. Le 31 mai 1793 leur enleva un pouvoir qu'ils n'avaient jamais exercé que d'une manière très-précaire, et le fit passer dans les mains des plus atroces et des plus vils brigands. Condorcet ne fut pas d'abord compris parmi les victimes de cette fameuse journée; mais il eut le courage de la dénoncer à ses commettans, et d'écrire contre le plan de constitution qui la suivit: il fut décrété d'accusation, et bientôt après mis hors la loi. Une femme aussi courageuse que bienfaitrice l'accueillit chez elle, et le garda huit mois dans Paris, au péril de sa propre vie. C'est dans cet asyle, dans la position la plus critique, sous le glaive des assassins, que Condorcet, sans livres, sans notes, sans autre secours que la force de sa tête, la netteté de ses conceptions, et la tenacité de sa mémoire, composa l'étonnante *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, qui n'a été publiée qu'après sa mort. Que ne put-il, en remplissant ce magnifique cadre, terminer un travail qu'il avait médité si long-temps! Mais la crainte d'une perquisition qui eût été fatale à sa bienfaitrice le força de sortir de son asyle. *Il faut que je vous quitte*, lui dit-il, *je suis hors la loi. Si vous êtes hors la loi*, répondit-elle, *vous n'êtes pas hors l'humanité*. Malgré ses instances, Condorcet se sépara d'elle, erra dans les environs de Paris, fut arrêté à Clamart, et transféré au Bourg-la-Reine, dans une prison, où il s'empoisonna pour échapper au supplice qui l'attendait. Il est mort le

28 mars 1794, dans sa cinquante-unième année.

Condorcet avait été lié avec tous les hommes célèbres de son temps ; il fut l'ami particulier de Voltaire, de Turgot et de d'Alembert. Ce dernier le peignait bien lorsqu'il disait de lui : *c'est un volcan couvert de neige*. Jamais, en effet, on n'eut un extérieur plus froid et une âme plus ardente. Son caractère était ferme, mais indulgent ; il haïssait les institutions, il plaignait et excusait les hommes. Il fut bon époux et bon père ; il aima les talents, se plut à les encourager et à les faire valoir ; servit avec zèle, avec affection, et sur-tout avec délicatesse, tous ceux qui pouvaient à leur tour servir les sciences et la philosophie. Ses manières étaient simples, son humeur égale, sa société douce. Timide, et même embarrassé dans un cercle nombreux, ce n'était que dans le commerce intime qu'il laissait apercevoir la supériorité de ses connaissances et de ses lumières. Un mot de lui prouve sa droiture et sa franchise : on lui demandait s'il connaissait les détails de la brouillerie entre Rousseau et Diderot : *Non, dit-il, mais Diderot était le meilleur des hommes, et quand on se brouillait avec lui on avait tort. — Mais vous ? — J'avais tort.*

F.

Charles-Paul Landon
(1761-1826)



Charles Paul Landon (1791)
by Antoine-Raymond-Joseph Bruny d'Entrecasteaux
(from a sketch by Edme Quenedey)